

Préface

PLUS encore qu'une grande dame, Nancy Mitford était une femme bien. Elle alliait la naissance à l'esprit, l'humour à la grâce, la noblesse d'allure à la générosité. Elle y ajoutait des qualités qui n'ont pas souvent cours dans l'aristocratie, l'attachement à sa famille, la fidélité à ses amis, une bonté profonde et une sensibilité qu'elle masquait sous un rire perlé, charmeur et triomphant. Elle aimait à recevoir et recevait avec distinction. Ses manières simples et parfaites donnaient beaucoup de ton à ses réunions. Elle avait fait de son hôtel Louis XVI entre cour et jardin rue Monsieur une seconde ambassade anglaise à Paris : y venaient tous les écrivains en renom et toute la noblesse de passage dans notre capitale.

Fille aînée des six sœurs Mitford, Nancy s'était vouée à la littérature. *La Poursuite de l'Amour*, paru en 1945, se vendit à plus d'un million d'exemplaires. Ce succès fit d'elle un des écrivains les plus en vue du Royaume-Uni. Deux de ses sœurs se lancèrent dans la politique la plus agitée et la plus hasardeuse. Diana épousa en secondes noces sir Oswald Mosley, chef de l'Union Britannique fasciste et milita auprès de son mari. Par esprit de contradiction, Jessica ne pouvait s'ébattre qu'à l'extrême-gauche ; après avoir fait le coup de feu en Espagne aux côtés des Rouges, elle se fixa aux États-Unis où elle adhéra au Parti communiste. Le sort le plus singulier, le plus troublant, échut à Unity Valkyrie : furieusement romanesque, fantasque et exaltée, elle s'éprit de l'homme qui semblait le moins justifier une telle passion, Adolf Hitler.

Deux autres ne défrayèrent pas la chronique : Pamela qui ne jure que par la campagne et les animaux et Deborah qui ne jure que par la vie de société : elle est la duchesse de Devonshire.

L'idole du clan Mitford était l'héritier du titre. Il tomba en 1944 sur le front de Birmanie.

Nancy professait en politique des idées qui paraissaient subversives à son milieu social ; elle adhérait à la société fabienne créée par George Bernard Shaw. Son ami Evelyn Waugh lui reprochait avec aigreur son ouverture à gauche ; il assurait qu'elle eût fait un agit-prop de génie. En tout cas, elle détestait les idées reçues, les sentiments de convention, les attendrissements suspects. Elle avait son franc-parler et le montrait en toute occasion. Elle préférait la France à l'Angleterre ; c'est pourquoi elle s'établit à Paris en 1946, à Versailles ensuite.

Plus que la politique, Nancy aimait la littérature. C'était chez elle une tradition de famille. Le premier Lord Redesdale, son grand-père paternel, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, à Pékin, au Caire, homme de vaste culture, a laissé deux épais volumes de *Mémoires* où il évoque aussi bien Garibaldi que Wagner et Abdel-Kader. Mais c'est à son grand-père maternel Thomas Gibson Bowles que Nancy ressemble par son ironie, sa désinvolture, son humour aigu qui fait d'elle l'héritière de Swift, de Sterne et de Wilde. Bowles avait fondé un journal à succès, *Vanity Fair*. Il connaissait tous les écrivains célèbres, il s'était lié d'amitié avec Lewis Carroll. Voici ce que ce dernier écrivait à Sydney, la mère de Nancy : « Les gens qui n'existent pas sont bien plus gentils que ceux qui existent. Par exemple les gens qui n'existent pas ne se fâchent jamais et ils ne vous contredisent jamais et ils ne vous marchent jamais sur les pieds. Oh ! Ils sont tellement plus gentils que les gens qui existent ! Mais cela ne fait rien ; ce n'est pas votre faute si vous existez, et je crois pouvoir dire que vous êtes aussi gentille que si vous n'existiez pas. » (*Lettres à ses amies-enfants*, traduction de Jacques Papy).

J'ai connu Lady Redesdale alors qu'elle était déjà sur l'âge ; elle ressemblait à la reine Mary, femme de George V et portait des chapeaux fleuris de roses et de violettes. Elle passait une partie de l'année en Écosse à Inch Kenneth où la seule société des moutons qui n'ont guère de conversation l'ennuyait vite à périr.

— Ma mère a toujours une longue-vue sous la main, me dit Nancy, et dès qu'une personne à peu près convenable descend du bateau, elle envoie son maître d'hôtel pour l'inviter à prendre le thé. Quand vous irez là-bas, ne manquez pas de le lui faire savoir !

Il faut dire que j'ai fait la connaissance de Nancy Mitford en 1946 et que nous avons aussitôt sympathisé. Elle m'a dit : « Appelez-moi Nancy comme la ville. J'aime entendre mon nom prononcé à la française. »

Elle était alors l'auteur d'un roman à la mode, *The Pursuit of Love*. Elle cherchait un éditeur français. Je lui en trouvai un : André Bay pour la maison Stock. 10/18 racheta ensuite les droits.

Deux jeunes femmes à la poursuite de l'amour constituent le sujet de ce roman. Elle sont cousines germaines et s'aiment tendrement. Autant Fanny se montre prudente et raisonnable dans cette quête, autant Linda, romanesque et sans frein, risque son va-tout chaque fois qu'elle s'éprend d'un homme. Après deux mariages décevants, elle croit trouver l'oiseau rare dans la

personne d'un Français. L'épilogue sera tragique ; cet amant sans pareil, héros de la Résistance, est capturé par les Allemands et fusillé. La morale de cette histoire, c'est Lord Merlin, esthète et sosie d'Horace Walpole, qui s'en charge. Il déclare qu'on se trompe toujours dans la jeunesse : « L'amour, c'est pour les grandes personnes. »

Nancy ne fut jamais une grande personne. Romanesque et naïve comme une couventine, elle épousa en 1933 l'honorable Peter Rodd. Leur entente ne dura guère. Elle se sépara de corps, mais ne divorça jamais. Elle aimait à citer La Rochefoucauld : « S'il y a de bons mariages, il n'y en a point de délicieux », faisant ainsi preuve d'humour et de cette litote si chère aux Anglais.

Pendant la guerre, elle perdit la tête pour un fidèle du général de Gaulle, Gaston Palewski. Elle en fit dans son roman le duc de Sauveterre. L'abîme qui sépare le modèle de la réalité montre que Nancy idéalisait furieusement ce qu'elle aimait ou bien que cette circonstance ne lui servit que de tremplin. Palewski est autant transformé dans son aspect physique que dans son caractère et sa conduite. Personne ne le reconnaîtrait.

— Je voulais l'appeler duc de Potage, mais on me l'a déconseillé, me dit-elle un jour.

— Potage est un nom burlesque, bon pour un vaudeville.

— Et que faites-vous de Godefroy de Bouillon ?

— Tiens, c'est vrai ! Mais Bouillon appartient à la légende, aux croisades. Nous n'établissons aucun lien entre lui et une soupe.

— Les Français me surprendront toujours !

C'est justement ce qui lui plaisait. Bien qu'elle ne me l'ait jamais dit, je suis sûr qu'elle s'établit à Paris à cause de Palewski. Elle n'en fut pas récompensée. Nancy la rieuse, l'éblouissante, eut une vie sentimentale triste et ratée. Jamais elle n'en soufflait mot par bonne éducation, par crânerie, parce qu'elle se jugeait avec autant d'humour et d'ironie qu'elle jugeait le monde.

Donc elle s'est dépeinte dans le personnage de Linda et sa sœur Pamela dans celui de Fanny. Celle qu'elle appelle la Trotteuse, qui disparaît et revient chaque fois avec un nouvel amant, c'est Jessica.

On affirme que le philosophe Lord Merlin est le portrait de Lord Berners. Lorsque Violet Trefusis, personne tonitruante et qui aimait faire parler d'elle, devint veuve, le bruit courut qu'elle allait épouser Lord Berners. Le rencontrant par hasard, elle se prévalut de cette alliance.

« — Beaucoup de gens m'ont téléphoné pour me féliciter. Et vous ?

— Moi ? Personne », lui répondit Lord Berners avec flegme.

Il faut dire que Violet, fille de Lady Keppel, l'égérie d'Edouard VII, se prétendait issue du souverain. Simple fantasme, sa date de naissance ne le lui permettait pas. Mais Violet, extravagante, insupportable, d'un égoïsme farouche, vivant à la fois dans les nuées et dans les réalités les plus basses, dont la liaison avec Vita Sackville-West avait fait scandale en 1919-1920, laissait courir cette légende qui la flattait... et la rajeunissait de cinq ans. Elle était recherchée pour sa drôlerie, son abattage et le cercle de ses relations, les plus huppées bien sûr ; elle était redoutée pour ses caprices, ses colères, la cruauté de ses reparties. A un déjeuner chez elle, Stanislas de la Rochefoucauld, divorcé d'Alice Cocea et remarié à une aristocrate italienne, eut la faiblesse de dire :

— Quand j'ai épousé Alice, beaucoup de gens ont cru que j'allais devenir acteur...

— Et maintenant, cher Stanislas, rétorqua Violet d'un ton glacial, maintenant que vous avez convolé avec une grande dame, les gens s'attendent-ils à ce que vous deveniez un gentleman ?

Nancy et Violet, habitant Paris toutes les deux, se fréquentaient tout en se détestant. Dans *l'Amour dans un climat froid*, tout le monde a reconnu Violet Trefusis dans la despotique Lady Montdore qui fait alterner la méchanceté avec l'enjouement, les coups d'éventail avec les coups de poignards. Tout en échangeant des sourires et des invitations à dîner, ces deux dames ne se passaient rien.

Le personnage le plus haut en couleur de *la Poursuite*, celui qui reste dans toutes les mémoires, c'est Uncle Matthew, autrement dit le père de Nancy, le second Lord Redesdale. Considéré par sa famille comme le parangon du gentleman britannique, d'une beauté très virile, très irascible (il usait deux dentiers par an en grinçant des dents), aimant la vie à la campagne et la chasse au renard, il détestait l'étranger, le catholicisme, l'école pour les filles, des manières raffinées pour les garçons. Tout despotique qu'il était, ses enfants l'adoraient,

surtout Nancy qui lui avait voué une sorte de culte. Tandis que nous passions des vacances ensemble à Hyères chez Marie-Laure de Noailles, Nancy et moi nous promenions sur la garrigue après la tombée de la chaleur. C'est par ses confidences que j'ai pu vérifier que tout ce qu'elle attribue aux enfants Radlett sont en réalité ses propres souvenirs : le placard où se faisaient les échanges de secrets, le langage inventé, les surnoms, les jeux à la fois innocents et pervers, les courses à travers champs. Les fillettes s'élançaient de bonne heure dans la campagne, Lord Redesdale lançait ensuite après elles quatre robustes limiers. Elles s'ingéniaient à brouiller les pistes, en passant à travers des troupeaux de moutons ou en sautant par-dessus des ruisseaux, mais les animaux les rattrapaient quand même et aboyaient de joie. On les récompensait avec de larges tranches de viande crue et force caresses.

— En fin de compte, me dit Nancy, ce fut une excellente éducation. Si nous n'avons jamais appris à marcher en suivant une ligne droite, nous avons appris à courir très vite !

Est-ce pour avoir couru devant les limiers qu'elle imaginait comme les quatre cavaliers de l'Apocalypse que Nancy montra tant de courage et de dignité devant la maladie et la mort ? Elle souffrit beaucoup et n'en laissa rien paraître. On décela enfin les symptômes de la maladie de Hodgkin. Mais il était trop tard. Elle fut soignée avec le plus entier dévouement par ses sœurs Diana, Pamela et Deborah. Unity Valkyrie et Jessica n'étaient plus de ce monde. Nancy mourut à Versailles le 30 juin 1973.

Marcel SCHNEIDER

1994